

YANNIS KARAS

LES CRITIQUES DE PAVLOS KALLIGAS CONTRE  
THÉOPHILE KAÏRIS ÉTAIENT - ELLES UN MALENTENDU ?

Je vais me concentrer, et forcément vous aussi avec moi, sur une critique de Pavlos Kalligas, une “ analyse ”, de surplus “ impartiale ”, comme il le dit lui-même, qui fut initialement publiée en 1851 dans la revue *Pandore*, et, par la suite, en 1899, dans le second tome de ses *Études* ; C’est là que, en moins de sept pages il essaie de remanier, de critiquer, ou, plus exactement, de vilipender deux œuvres, sans arriver à persuader qu’il les a lues, du moins en profondeur. Ces œuvres, parmi les plus importantes de la Renaissance Néohellénique, sont la *Gnostique ou bref exposé des connaissances humaines* (Γνωστική ή των του ανθρώπου γνώσεων σύντομος έκθεσις), publiée à Athènes en 1849, et les *Éléments de Philosophie* (Στοιχεία Φιλοσοφίας, ή των περί τα όντα γενικώτερον θεωρουμένων τα στοιχειοδέστερα), Athènes, 1851 ; elles totalisent 220 pages, et leur auteur est Théophile Kaïris, savant, combattant, celui qui a marqué la pensée scientifique et philosophique néohellénique, “ la figure la plus universelle de la nouvelle Grèce ”, d’après le Professeur Vassilis Tatakis.

Dans un passage de cette critique, Pavlos Kalligas se demande s’il est juste de s’occuper de la philosophie de Kaïris et même, de la considérer comme un “ cheval de Troie. ”

En renversant les termes et paraphrasant le texte, nous pouvons de même nous demander s’il est juste que cette critique de Kalligas soit matière à controverses. Mais la période sous laquelle cette critique a vu le jour, le contexte culturel et surtout politique dans lequel elle est placée, et aussi l’effort déployé dans ce Colloque pour l’étude et la discussion de certains pans de la pensée politique et philosophique du 19<sup>ème</sup> siècle, font que nous devons nous pencher avec attention *aussi* sur ce texte. Il constitue la contribution de l’auteur, contribution publique, active, avec des extensions politiques, à l’intense débat qui avait éclaté dans le milieu de ce siècle, à propos de Théophile Kaïris.

Soulignons le symbolisme : sur la place centrale d’Hermoupolis à Syros, où se déroule notre Colloque, veille le buste de Théophile Kaïris !

Chaque chose en son temps. Tout d’abord, posons les questions en attendant des réponses brèves : Qui est la personne jugée, quelle est son œuvre ?

Théophile Kaïris est né à Andros en 1784. Au début du siècle suivant, il se trouve à Pise. En 1807, il est à Paris, où, comme le note son biographe, avec

“ passion d'esprit insatiable ”, il complète en quatre ans ses études et entre en même temps en contact avec les idées des Lumières, françaises et plus généralement européennes, mais aussi avec celles de la Révolution française. Il rentre en Grèce en 1810. D'après Alexandre Soutsos, “ il se signalait par ses qualités rares et ses vastes connaissances. ” En 1881, K. Bleziotis ajoute qu'il “ était considéré comme le plus éduqué jeune homme de la nation en Orient. ” Il enseigne aux collèges de Kydoniès, de Smyrne, puis encore à Kydoniès, où il se concentre sur la vulgarisation des nouvelles connaissances scientifiques. C'est pendant son séjour que son collègue (l'Hellénomousseion) atteint l'apogée de sa gloire, avec une imprimerie, une bibliothèque de 700 à 800 volumes, des instruments astronomiques et scientifiques. Quand sonne le tocsin de la révolution grecque, il se trouve à l'avant-garde du combat ; il est blessé lors de la révolte de l'Olympe. Il est élu député à la première Assemblée Nationale, et quand Capodistrias débarque à Égine, en Janvier 1828, Kaïris s'adresse à lui et lui demande de gouverner “ afin que la Patrie ressente, que nous autres comprenons, que l'Histoire impartiale répète, que tous les siècles résonnent le fait que ni Toi, ni Ton fils, ni un ami à Toi, ni l'esprit de clan, mais en vérité la loi de Dieu elle-même, cet droit, les institutions de la Grèce gouvernement le pays à travers Toi. ”

Avec des mots simples, il donne à Capodistrias une leçon de gestion démocratique, de la même façon que, plus tard, en 1835, il rappellera à Othon, dans la lettre où il refusait la croix d'Or du Sauveur, que son devoir était de gouverner constitutionnellement. Là, il écrit que “ ...la nation hellénique a trouvé en Toi, Souverain, celui qui veut et peut garantir son indépendance et son bien-être, avec ses institutions constitutionnelles [...] que personne ne peut outrepasser sans sanction. ”

Retenons ces deux prises de position, ces deux expressions d'un esprit intensément libéral, car c'est à elles que nous reviendrons quand nous chercherons les raisons, les véritables et profondes causes de la persécution de Théophile Kaïris. Persécution sans pitié, où tous les moyens furent utilisés, avouables ou non, et à laquelle Pavlos Kalligas a contribué.

Mais continuons un peu à dérouler le fil de l'histoire.

Il y a dans la vie de Théophile Kaïris des lignes droites, mais aussi des articulations. Une de celles-ci est l'année 1835, pendant laquelle il fonda à Andros, l'île dont il est originaire, l'orphelinat qui fut inauguré quelques mois plus tard, en janvier 1836, et ferma ses portes fin mars 1839.

L'orphelinat, dans lequel il rassemble des enfants de combattants, est une institution moderne avec des salles d'enseignement spacieuses, une riche bibliothèque avec plus de 1340 œuvres, en 2348 tomes de différents langages européens, et des laboratoires de physique et de chimie, bien fournis en instruments scientifiques spécialement amenés d'Europe. D'après *Pandore*, c'est là que l'on rencontre la “ première collection d'instruments constituée en

Grèce. ” De même, le premier télescope venu en Grèce. Quant à Théophile Kaïris, selon un témoignage de Firmin Didot, il lisait avec sa sœur Evanthia, pendant ses heures d’oisiveté, les équations transcendantes et les sections coniques de Newton.

Othon avait envoyé à Andros son conseiller Christian August Brandis, philosophe allemand et professeur à l’université de Bonn, pour observer l’enseignement à l’orphelinat, resta “ bouche-bée ”, selon l’expression du journal *Clairon Évangélique* (*Ευαγγελική Σάλπιγξ*), devant l’éloquence, mais aussi l’esprit libéral et novateur de Kaïris, lequel, dit-il, “ honore toute la nation hellénique et doit être respecté par toute l’humanité. ” Il avait même émit l’opinion que “ si Kaïris enseigne encore pendant trois ans, le roi Othon devra quitter la Grèce. ”

Retenons aussi cette déclaration, en association avec le moment où elle est faite, 1839, l’année de la fermeture de l’école. Elle nous sera utile rechercher les raisons de la persécution de Théophile Kaïris.

L’instant où Othon envoie son conseiller à Andros n’est pas une coïncidence. La guerre contre Kaïris a commencé, encouragée par certains entourages du Palais, mais aussi ecclésiastiques. Le Saint-synode, selon son propre Secrétaire Théoclète Farmakidis, était constitué de personnes “ pour la plupart ignares et totalement incultes et donc méprisant l’éducation ”, de personnes “ grossières, incultes et rustres, de naissance et d’éducation ”, qui ne doivent ce qu’ils ont obtenu “ qu’uniquement aux circonstances, et à aucune autre vertu ”, qui “ ont peur de l’éducation ” ; ce Saint-synode ne pouvait rester insensible à l’esprit novateur du maître et à l’abondant contenu philosophique et scientifique de son enseignement. Ces personnes ne peuvent pas oublier que Kaïris, qui était un fidèle chrétien orthodoxe, leur impute que leurs actions ne concordent pas avec leurs paroles, et c’est pour cela qu’il prône le contact direct entre l’homme et Dieu, sans intermédiaires, avec la théorie de l’amour de Dieu.

La guerre contre Kaïris, connivence entre le Palais et l’église, revêt des formes de plus en plus intenses. Les conservateurs se battent fanatiquement contre les idées novatrices de Théophile Kaïris. Il est accusé d’être “ hypocrite, menteur, dépravé, antéchrist, matérialiste, athée, panthéiste, déiste, luthérien, calviniste ”, de prôner l’existence d’êtres doués de pensée dans certains corps célestes, opinion que Kaïris lui-même ne désavoue pas, sans qu’il ait été le premier à la formuler. Avant lui, Rigas Feraios, Constantin Vardalachos, Benjamin Lesvios, Dimitrios N. Darvaris, Panagiotis Kodrikas, Iosipos Moisioudax et autres.

Adamante Coray écrivait à Dorithéos Proios, en se référant au contexte social de la condamnation, du côté de l’Église mais aussi de la théorie héliocentrique : “ Ce qui les échauffe contre la théorie du mouvement de la terre n’est pas leur zèle chrétien, mais ils ont peur que la révolution de la sphère n’émeuve et ne renverse la considération qu’ils ont acquise sans mérite. ”

Selon Spyridon Komninos, président de la cour de Cassation d'Athènes, l'Église essayera " de dompter l'esprit novateur dans la science, la politique et l'Église elle-même, et, ayant échoué, réagira terriblement contre l'esprit, en organisant la police des consciences. "

Quelle vérité est recelée dans les paroles du Maître, d'Adamante Coray : " Avant de conseiller la correction d'œuvres faussées, il faut prévoir la guerre inévitable que mèneront ceux dont l'honneur et le bonheur dépendent de la fausseté. " Kaïris n'avait pas compté sur cette guerre ; il ne pouvait prévoir ni l'intensité qu'elle prendrait ni les moyens qui seraient utilisés pour le discréditer.

On exige de lui une déclaration de foi, il est expulsé du sein de l'Église, voué à l'anathème éternel, et le Palais, lequel n'a pas oublié l'altière position de Kaïris contre Othon, ordonne Canaris, amiral de la flotte royale de l'Égée, de l'arrêter et de le transporter à l'île d'Égine pour l'enfermer, après une procédure sommaire, dans un monastère. La décision produit une mauvaise impression et de graves réactions de la part de la société grecque. Théoclyète Farmakidis écrit qu' " il y eut moult fracas et bruit, les gens furent divisés. " Des incidents sont probables. Canaris est de nouveau ordonné à escorter Kaïris, comme un vulgaire prisonnier, dans un monastère de l'île de Skiathos, où il est remis " contre reçu " ; de là, il ira en déportation. Vassilis Tatakis écrit que " le gouvernement et le Saint-synode, qui n'avaient soupçonné ni la grandeur morale du personnage, ni la leçon supérieure qu'il leur donnait, raisonnèrent comme les pachas turcs. Kaïris, après tout ce qu'il avait enduré, avait le droit de se renier, de céder une déclaration de foi ; en d'autres termes, de se transformer de pur en corrompu, d'ami de la vérité en traître de celle-ci. En tant que tel, il pouvait rester en Grèce, mais non en tant que Kaïris. "

C'est dans cette ambiance que nous venons de décrire très sommairement, et, plus généralement, pendant une époque où, par dépit, la population de la Grèce qui est libérée des Turcs, désigne l'époque pré-révolutionnaire comme " le bon temps ", que Pavlos Kalligas publie sa critique des deux importants ouvrages de Théophile Kaïris. Il veut évidemment se poser comme l'homme de lettres qui " anéantit " Kaïris, non seulement en tant que meneur de secte, comme l'Église l'avait accusé, mais aussi en tant que philosophe.

D'ailleurs, nous savons qu'il avait été licencié de l'Université, après deux ans en tant que professeur honoraire, et qu'ainsi, après la mort de Colettis en 1847 et la constitution du nouveau gouvernement, il est confronté au problème de son statut social. Ce n'est pas un hasard si, pendant cette même année, il est nommé vice-procureur à la Cour Suprême, position qu'il conservera pendant quatre ans, de 1851 à 1854. En ce qui concerne ses ambitions philosophiques plus générales, nous retenons le fait que peu après sa critique de Kaïris, il publie, toujours dans la revue *Pandore*, une critique de l'ouvrage du philosophe Petros Vrailas Armenis *L'essai sur les idées et principes premiers* (*Δοκίμιον περί των πρώτων ιδεών και αρχών*) ; là, bien qu'il admette que cette œuvre constitue " un grand

acquis et un nouveau monument de la pensée grecque renaissante », il la critique, mais avec de nombreuses confusions en ce qui concerne des notions philosophiques comme le temps, le lieu, la causalité, l'intuition, et ceci, malgré que, de son aveu, il ne connaisse pas tout le système de l'auteur. Un peu plus tard, dans cette même revue, on pourra lire une autre critique, positive cette fois-ci, de l'ouvrage *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, de François Guizot, historien et politique, ennemi de toute réforme, où est répandu un esprit conservateur et contre-révolutionnaire. Là, la Révolution Française est traitée de la pire tempête qui ait secoué toute l'Europe, ébranlé des convictions et étranglé la liberté. Les révolutions, celle de 1789 et celle de 1848, sont considérées comme des actions violentes, qui ont amené l'anomalie ; Guizot parle des interdictions et des mors dont a besoin l'humanité afin que les bonnes tendances surpassent les mauvaises.

Nous avons abordé de manière concise les étapes principales de celui qui est jugé, de Théophile Kaïris, en essayant de les placer dans leur contexte temporel. De la même manière, nous avons vu les persécutions dont il a été victime.

Nous sommes en 1851, année de publication de la critique de Pavlos Kalligas. C'est la période pendant laquelle tous les censeurs de Kaïris " le voyant pieds et poings liés, la bouche scellée, l'attaquent sans pitié et le torturent de mille façons ". Cette phrase apparaît, la même année, dans une réponse à la critique de Kalligas, où l'auteur (S. Glafkopidis) reste, pour des raisons évidentes, anonyme, et où il est dit que " les ironies et moqueries de Kalligas " contre Théophile Kaïris " ne sont pas dignes d'un grand homme.

Mais voyons le texte de la critique de Pavlos Kalligas. Nous avons déjà dit qu'il s'agit d'un texte de sept pages, mais où les références aux œuvres jugées ne dépassent pas les quatre pages. Le reste du texte n'est que références vagues à la personne de Kaïris. Kalligas est agressif dès les premières lignes : " Si seule la mention du nom de ce nouveau chef de secte est capable d'inquiéter, combien sera secoué celui qui doit lire une analyse impartiale de ses ouvrages. " Faut-il comprendre que la critique ne sera pas impartiale pour ne pas " secouer " le lecteur ? Je ne souhaiterais pas traduire ainsi les dires de Kalligas, bien que son texte aille dans cette direction.

Kaïris est accusé ici " d'introduire dans les âmes tendre des jeunes privés de jugement des principes contraires à la religion de leurs pères ", de " embrasser et d'enseigner ce que l'Église n'accepte pas ", d'être incapable " d'amener de nouvelles lumières à la société ", mais seulement " d'éteindre celles qui existent déjà ", etc.

En fait, Kalligas paraphrase ici les textes du Saint-synode, mais ce qui étonnera le lecteur du texte est une phrase non dénuée de sens : " Nous n'étudions pas maintenant, après la destitution, de quel droit [Kaïris] est placé en restriction, transféré ici ou là. " Pourquoi le légiste Kalligas ne répond-il pas à cette question si épineuse posée par le scientifique Kalligas mais non répondue

par Kalligas le politique? Pourquoi ne reste-t-il pas sur la position tout à fait juste qu'il avait énoncée en 1840 dans sa préface au livre de Friedrich August Biener : " l'Église se corrompt quand elle se mêle des affaires du siècle car elle oublie son but absolu et surgissent les passions dont elle doit purifier l'homme. "

Je ne m'attarderai pas sur des critiques accessoires, comme son opposition à la classification des sciences par Kaïris, car ces critiques proviennent, d'après l'auteur de la réponse anonyme citée auparavant, " d'inattention et d'ignorance ", et conduisent Kalligas " à une illusion à proprement parler paradoxale. " Je passe également sur la déclaration de Kalligas d'après laquelle " si nos prêtres remplissaient leur devoir " selon Kaïris, c'est à dire " fidèlement et avec raison ", nous aurions autant de religions que de prêtres. " Nous pouvons donc nous demander si les prêtres doivent enseigner " sans raison " pour ne pas aboutir à tant de religions ? Je pose simplement la question, sans autres commentaires.

Suivent d'autres aphorismes : les textes de Kaïris " sur l'histoire de la philosophie n'ont aucune valeur ", trop peu de choses sont mentionnées sur " la nouvelle philosophie de l'Europe " et sur " les nouveaux philosophes grecs ". Cependant, tout ceci est mentionné dans l'introduction des *Éléments de Philosophie* (*Στοιχεία Φιλοσοφίας ή των περί τα όντα γενικώτερον θεωρουμένων τα στοιχειοδέστερα*), et Kalligas ne le mentionne pas malgré le fait que c'est un des deux ouvrages qui subissent sa critique. Voyons tout de même l'unique problème philosophique posé par Kalligas, le problème de la connaissance, qui d'ailleurs est sa seule remarque qui vaille que l'on s'arrête dessus.

Kalligas dit que, selon Kaïris, " nous ne connaissons absolument aucune substance, mais seulement, par rapport à nous, des renseignements des êtres qui nous entourent. C'est à dire que nous ne connaissons pas la nature en elle même, mais les changements que les substances provoquent en nous". Toujours selon Kaïris, " les idées naissent soit par les sens, soit par l'abstraction ", tandis que " quand plusieurs choses excitent les organes sensoriels, par la répétition d'une de celles-ci est activé le reste des nerfs, rappelant le reste des idées, et d'où la réminiscence. "

Nous ne voyons aucune raison de contredire Kalligas sur ce point. C'est un fait que Kaïris, qui a particulièrement approfondi les questions de la connaissance, affirme qu'il n'y a pas de vérité absolue, car nous ne pouvons pas connaître absolument " la nature des choses, mais ce qui se rapporte à elles. "

Il est évident qu'avec une lecture de Kaïris qui, comme Kalligas, ne retiendrait que cette idée, et ne l'étudierait pas dans son contexte, conduirait à taxer Kaïris d'agnosticisme et de relativisme, de disciple de Berkeley et de la philosophie écossaise. Mais une lecture assidue du texte de Kaïris conduit à des conclusions différentes, montrant que la relativité de nos connaissances n'est pas conçue en tant que négation de la vérité objective, mais comme une limite de notre aptitude à atteindre la vérité absolue et objective. Il conçoit la

connaissance comme un processus continu pendant lequel l'homme " dans la mesure où il avance dans la connaissance des êtres, voit augmenter le désir de connaître. Et rien de ce qui sur la terre est grand et brillant ne sera plus tard petit et terni " La connaissance avance, se perfectionne " grâce à l'expérience acquise, l'observation " ; l'expérience, la pratique, constitue le départ de la connaissance.

Aussi, il n'accepte aucune autre source de connaissance autre que les sens. Tous les sens sont pour lui le résultat de l'action des objets extérieurs sur les organes sensoriels de l'homme. Ainsi, la création des sens, ainsi que des notions et des idées, n'est pas possible si les objets qui sont reflétés n'existent pas. Les excitations des organes sensoriels sont transmises aux centres respectifs du cerveau grâce aux nerfs, lesquels se subdivisent sur la surface du corps, et assurent la communication directe entre les organes sensoriels et le cerveau, la création des connaissances. La création d'une ou de plusieurs sensations conduit à la création d'une ou de plusieurs notions ou idées, à la création de la connaissance. Et, dit Kaïris, à partir des notions simples " sont créées les idées complexes de l'homme ", la mention de plusieurs idées pourvoit les jugements, les idées scientifiques.

Ces pensées traduisent les multiples facettes de la philosophie de Kaïris. Malheureusement, Kalligas n'a pas voulu les distinguer, mais, au contraire, essaya de les condamner sans jugement.

Je ne m'attarderai pas sur ce sujet. Mais je ferai une dernière remarque, toujours en suivant le fil de la critique de Kalligas, qui épilogue : " notre philosophe est très éloigné du progrès actuel de la science [...] nous ne voyons ni système, ni principes, ni rigueur logique, ni dialectique, ni recherche approfondie. "

La meilleure réponse à cette dernière remarque est donnée non seulement par les textes philosophiques imprimés de Kaïris, mais aussi par ceux qui sont purement scientifiques, et qui malheureusement ne subsistent que sous la forme de manuscrits dans différentes bibliothèques, grecques ou autres [il s'agit de notes de Kaïris ou de ses élèves, prises pendant son enseignement à Andros, voir Y. Karas, *Les sciences sous la domination ottomane (Οι Επιστήμες στην Τουρκοκρατία)*, 2e Vol., Athènes, 1992, pp. 136-145] ; c'est la que nous rencontrons plus analytiquement sa théorie sur l'*Enylon*. Il s'agit d'une théorie originale, du moins pour l'espace hellénique, avec les caractéristiques suivantes : elle exprime une forme supérieure d'organisation de la matière ; établit la proposition de la non-existence du vide ; rassemble les propriétés du photogène, du thermogène, de l'*echogène* (théorie du son), du fluide électrique et magnétique ; explique les causes de la transformation des états de la matière ; montre l'unité du microcosme et de l'univers ; édifie la cohérence du monde matériel ; comble le fossé entre le monde réel et le surnaturel en unifiant dans un ordre naturel les corps inanimés et les êtres vivants ; enfin, il fournit un outil important pour l'étude de la valeur de la connaissance.

En se référant à la théorie de Kairis sur l'*Enylon*, Nikos Sotirakis écrit dans une étude au sous-titre caractéristique, *Théophile Kairis précurseur de la science contemporaine (Ο Θεόφιλος Καΐρης πρόδρομος της νεώτερης επιστήμης)* : “ Kairis croit pleinement en la fertilité et la sécurité de la raison humaine. Il recherche avec passion religieuse les routes de la science et de la philosophie, il assimile aisément les connaissances scientifiques de son époque. Il se meut librement dans les zones, interdites aux esprits communs, de la Mathématique, la Physique et la mécanique céleste. Il décrit avec rigueur scientifique les phénomènes physiques et astronomiques, exprime et examine leurs lois avec des formules mathématiques et, finalement, insatisfait des réponses de la science, s’élève au niveau de philosophe pour donner sa propre réponse aux problèmes éternels de la philosophie : les problèmes de la connaissance, du principe et de la cause des êtres. ”

Il n’y aurait rien à ajouter à tout ce qu’écrit Nikos Sotirakis, et qui démontent toutes les critiques de Pavlos Kalligas, sinon répéter qu’il ne nous convainc pas d’avoir lu, du moins en profondeur et impartialement, les œuvres par lui jugées.

Nous ne partageons pas entièrement l’opinion exprimée dans la réponse anonyme de 1851, selon laquelle “ ignare et escroc, Kalligas devient illogique et aboutit à des non-sens ”, mais nous sommes en accord avec une seconde opinion de ce même texte : “ Beaucoup de lecteurs saisissent que Kalligas, dans son analyse, avait un autre but. ”

La critique de Pavlos Kalligas contre Théophile Kairis n’était pas un malentendu, mais un choix délibéré.

Nous pouvons lire dans le texte que Kalligas lui-même a préfacé en 1840, “ qu’il n’est pas difficile de montrer que non seulement en une, mais dans plusieurs pages de l’histoire, combien désastreux fut le sacrifice de la justice à l’opportunité, que ce soit par noble zèle ou pour des raisons douteuses ” Voilà de très justes paroles, que le Kalligas de 1851 semble avoir oubliées. C’est ainsi que dans ce cas nous observons un scientifique, un légiste de qualité, ne pas suivre la voix de sa conscience scientifique, ne pas suivre ses collègues reconnus, comme Nikolaos Saripolos, Markos Renieris, Spyridon Komnos et autres, mais suivre une propre voie qui ne lui sera pas reconnue par l’histoire de la Grèce contemporaine. Les bustes de Théophile Kairis qui décorent la place centrale d’Andros, mais aussi ici à Hermoupolis, son nom sur les plaques de diverses rues grecques, les articles, les études et les livres où est loué son apport à la pensée scientifique et philosophique de la Grèce moderne, les vers immortels que lui dédie Kostas Palamas, et tant d’autres choses, constituent la meilleure réponse de la Grèce contemporaine à l’un de ses créateurs, et aussi à ses censeurs de tout poil.



## BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Aristos Kabanis, Théophile Kaïris (Θεόφιλος Καΐρης), *Neos Kosmos*, 1934, pp. 3-18.

Yannis Karas, *Kaïris-Koumas, deux professeurs d'avant-garde (Καΐρης-Κούμας, Δύο Πρωτοπόροι δάσκαλοι)*, Athènes, 1977.

Dimitrios Polemis (éd.), *Correspondance de Théophile Kaïris (Αλληλογραφία Θεοφίλου Καΐρη)*, vol. I-III (lettres envoyées), Andros, 1994-1996, vol. I-III (lettres reçues), Andros, 1998.

Nikos Sotirakis, 'L'enseignement de Théophile Kaïris à l'École des Kydoniès et à Andros. Théophile Kaïris, précurseur de la science contemporaine' 'Η διδασκαλία του Θεοφίλου Καΐρη στη Σχολή των Κυδωνιών και στην Ανδρο. Ο Θεόφιλος Καΐρης πρόδρομος της νεώτερης επιστήμης', *Mikrasiatika Chronika*, 7 (1957), pp. 116-152.

*Actes du Colloque 'Théophile Kaïris' (Πανελλήνιο Συμπόσιο Θεόφιλος Καΐρης, Πρακτικά)* (Andros 6-9 septembre 1984), Athènes, 1988.